

« Revue Bleue »

année 1900.

## LES PLACES DES VOSGES EN 1814 <sup>(1)</sup>

### Le siège de la Petite-Pierre.

Les trois forteresses des Vosges, la Petite-Pierre, Lichtemberg et Bitche, ne furent pas attaquées ni bloquées comme Phalsbourg. Toutes trois n'étaient d'abord observées que par un seul escadron. Au mois de mars, Hochberg résolut de les « mieux brider ». Il envoya contre la Petite-Pierre une compagnie d'infanterie et un piquet de dragons sous les ordres du capitaine de Schweickhardt. Il mit devant Lichtemberg un détachement semblable commandé par le capitaine de Holle. Il fit surveiller Bitche par le lieutenant en premier de Massenet et un escadron du 1<sup>er</sup> régiment de dragons. Le comte d'Ysembourg, major au 1<sup>er</sup> régiment de dragons badois, dirigeait en chef les trois blocus.

La Petite-Pierre ou Lützelstein, à trois lieues au nord de Phalsbourg, comprend deux parties : le fort ou la ville, ou le bourg, ou, comme on disait en 1814, la commune, et le faubourg qui s'étend à droite et à gauche de la route de Drulingen à Saar-Union. Le fort, imposant encore sur ses assises de grès rouge, mais abandonné, délabré, à moitié caché par les arbustes qui croissent librement dans ses lézardes, est sur un roc énorme, escarpé, qui s'allonge en forme de promontoire au sommet d'une colline rattachée par son extrémité orientale à d'autres collines plus élevées. Ses fortifications, bâties avant l'invention de la poudre, ne consistaient qu'en un simple revêtement d'escarpe adossé le plus souvent au rocher et surmonté d'un mur. Le génie avait essayé d'exécuter des travaux flanquants en plusieurs endroits ; mais ils étaient si exigus, si mauvais qu'il fallait les regarder comme nuls. La porte d'entrée, située en face de la montagne de l'Altenbourg et inutilement protégée par trois méchants ouvrages, offrait un petit front avec un parapet. A l'opposé de la porte d'entrée, au bout du fort, après avoir traversé l'unique rue du bourg, dont les maisons construites sur l'escarpe figuraient une enceinte, on trouvait une espèce de retranchement bordé d'un fossé. Ce fossé séparait le château du reste de la place. Le château, qui méritait plutôt le nom de caserne et pouvait loger au plus cent quatre-vingts hommes, une chapelle devenue magasin d'artillerie, un magasin qui servait au génie, un corps de garde, deux vieilles tours dont l'une s'appelait la tour aux Noisettes, composaient les établissements militaires de la Petite-Pierre. Tous ces bâtiments n'avaient que des murailles très minces et ils étaient dominés, des fonda-

(1) *L'Alsace en 1814*, par Arthur Chuquet, professeur au Collège de France, qui va paraître chez Plon et Nourrit.

tions jusqu'au faite, par les hauteurs environnantes, notamment par l'Altenbourg et le Kirchberg. Ainsi découvert de tous côtés et, d'ailleurs, dépourvu d'abri vouté, le fort n'aurait pu tenir un seul jour contre le canon, et quelques compagnies d'infanterie n'avaient qu'à se poster sur l'Altenbourg ou le Kirchberg pour empêcher la garnison de circuler dans l'intérieur. Vingt ans plus tard, un officier ne disait-il pas que la Petite-Pierre était tellement insignifiante que les envahisseurs ne s'en soucieraient pas, et ne s'occuperaient d'elle que si des bandes franches y cherchaient asile, et qu'en ce cas ils s'en saisiraient infailliblement sans courir aucun risque ?

Le commandant de la Petite-Pierre était un Irlandais septuagénaire, Richard Wall. Il avait pris sa retraite un an avant la Révolution. Sous l'Empire il recourut à son compatriote Clarke, qui le nomma capitaine au régiment irlandais. Wall avait une nombreuse famille. Une de ses filles, sœur de la Charité, intercédait pour lui. Elle écrivit à Clarke et le pria d'accorder à son père, à papa, comme elle disait, le commandement d'une petite place ou l'aide-majorité d'une place considérable ou bien la retraite avec un des emplois que l'Empereur réservait aux militaires retirés, un bureau de poste, une fonction dans un entrepôt de tabac. Clarke envoya Wall à la Petite-Pierre. L'Irlandais fut d'abord content : il vivait à bon marché et sans grosses dépenses. Mais il avait à surveiller un dépôt de cinquante déserteurs, il dut payer de sa poche un secrétaire qui l'assistait dans sa besogne, et bientôt son logement lui déplut. Il se plaignait en 1813, d'habiter un vieux château et d'avoir de tous côtés, au-dessus, au-dessous, autour de lui, des vétérans et des prisonniers : voisinage bruyant et très indécent pour des femmes honnêtes. Enfin, il croyait le moment venu de chercher la paix et une vie plus douce. Clarke ne pouvait-il le mettre dans une ville de l'intérieur où sa famille trouverait des amis, sous un climat moins rude et plus favorable à la santé de sa femme et d'une de ses filles qui souffrait sans relâche de rhumatismes ou de sciatique.

La guerre vint troubler plus profondément l'existence des dames Wall. Le 1<sup>er</sup> janvier 1814, le commandant déclara le fort en état de siège et, selon les ordres qu'il recevait du général Desbureaux, l'approvisionna pour vingt jours.

Mais l'ennemi ne se présenta que le 10 devant la Petite-Pierre, encore ne fut-ce qu'en passant. A deux heures de l'après-midi, un capitaine russe, accompagné d'un trompette, s'approchait de la porte et demandait le commandant. Wall était sur le rempart. « Le commandant, dit-il, le voici. — Je voudrais, répondit le capitaine, vous entretenir en particulier. — Je ne sors pas de ma place. — Per-

mettez-vous que j'entre les yeux bandés ? — Volontiers. » Wall descendit, entr'ouvrit le guichet et fit bander les yeux à l'officier. — « Resterez-vous dans la place ? reprit le parlementaire. — Sans doute, j'y resterai. — Voulez-vous la rendre ? — Sans coup férir, jamais. J'ai de l'artillerie, des munitions, des hommes, des armes, des vivres : vous n'avez qu'à attaquer la place et à la prendre, si vous pouvez ; vous ne l'aurez pas autrement. »

Rumigny, aide de camp de Gérard, était venu le 3 janvier inspecter la Petite-Pierre et renvoyer les prisonniers qu'elle renfermait. La garnison se composait de 110 vétérans hollandais qui n'inspiraient aucune confiance et ne servaient qu'à contre-cœur, de 7 pensionnaires ou retraités que Wall avait requis, d'un « détachement français » ou détachement de 39 blessés, malades et convalescents, qui s'était jeté dans le fort et qui, après s'être grossi de quelques fugitifs, finit par compter une soixantaine d'hommes. Cette poignée de gens, sûrs ou douteux, valides ou infirmes, suffisait pour défendre la place : mais Wall n'avait pas d'argent pour leur payer la solde et il tenta vainement d'obtenir une avance du commandant de Phalsbourg. Les armes lui manquaient : il n'avait que trente fusils, dont beaucoup en mauvais état, et il dut donner aux uns des carabines, aux autres des fusils de rempart, à d'autres des piques. Trente vétérans désertèrent pendant le blocus, et il n'eut bientôt plus que 60 combattants sérieux ; le reste ne faisait, comme il dit, que figurer, et le 5 mars il demandait à Bitche, inutilement d'ailleurs, un secours de 50 soldats.

L'Irlandais ne perdit pas courage. Il se souvenait qu'il avait eu, dans la guerre de Sept Ans et la campagne de Corse, des épreuves plus rudes à subir. Il forma une garde nationale qui eut à sa tête le capitaine retraité Pignière. Il recueillit dans le fort plusieurs isolés de la Grande Armée échappés des hôpitaux, et parmi eux le sergent Hilaire Duverger et un sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie de marine, intelligent et actif, Julien Longrois. Il retint un maître canonnier, Girardeau, qui se rendait à Strasbourg : c'était le seul artilleur qu'il eût. Il établit un conseil de défense. Il raffa des vivres dans les environs, enleva des denrées que l'ennemi avait réquisitionnées : le 24 janvier, à Petersbach, de l'eau-de-vie et de l'avoine ; le 26 janvier, à Lohr, deux bœufs et quelques sacs de grains ; le 4 février, à Hambach, des provisions que 30 hommes allaient ramasser sous la conduite de Duverger par des chemins détournés et dans la neige jusqu'à mi-jambes.

Il mit les deux tours du fort en état de se protéger mutuellement et plaça, non sans peine, parce qu'il n'avait pas de chèvre, une pièce de 4 sur la tour aux Noisettes et deux pièces de 8 sur la seconde tour.

Il fit masquer ses canons, poser sur les murs de grosses pierres et des blocs de bois, creuser des fossés aux endroits les plus bas de l'enceinte, rehausser les parapets avec des sacs à terre. Il fit détruire les clôtures des jardinets de l'Altenbourg. Il fit faire des abatis et des tranchées sur les routes de Phalsbourg et de Bouxwiller.

Par bonheur, l'ennemi se contentait de bloquer le fort et de pousser parfois des patrouilles dans le faubourg. Il n'y eut que des engagements insignifiants, et on ne les relate ici que pour donner l'idée de ce que furent les blocus de ces bicoques d'Alsace.

Le 4 février, un officier, précédé d'un parlementaire, se présentait, et, comme le 10 janvier, entamait la conversation avec Wall. « Monsieur le commandant parle allemand ? — Non. — Mais je ne parle pas français. — Qu'à cela ne tienne ; parlez allemand. — Nous avons là deux régiments d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et de l'artillerie ; voulez-vous rendre la place ? — Non, je ne la rendrai pas. — Il faut pourtant rendre le fort pour sauver la vie aux habitants. — Attaquez-le et nous verrons si vous pouvez le prendre. — Vous n'avez rien d'autre à me dire. — Non. » L'officier s'en alla, et bientôt un détachement d'infanterie russe et de cavalerie badoise envahit le faubourg. Un canon fut braqué contre la forteresse. Mais il était placé 24 mètres plus bas et très mal servi ; des quinze boulets qu'il lança, aucun ne tomba dans le bourg et n'atteignit même les murs du rempart. Cependant les fantassins russes avaient gagné l'Altenbourg, non sans précaution, en contrant à la file et en laissant entre eux un grand intervalle. Ils se postèrent dans une loge ou gloriette, à mi-côte de l'Altenbourg, à l'endroit dit la batterie de Turenne, et engagèrent une très vive fusillade qui dura de 2 heures à 5 heures et demie. Wall fit tirer sur eux de la tour aux Noisettes un coup de mitraille ; mais la secousse renversa la pièce. Heureusement Girardeau pointa sur la gloriette un obusier de 6, le seul qui fût dans le fort, et un des projectiles perça la loge d'outre en outre : on y trouva le lendemain des traces de sang et une jambe coupée. D'autres Russes occupaient une seconde gloriette à gauche de la première ; Wall et le garde d'artillerie Jacquot amenèrent sous le feu de l'adversaire, avec peine et à force de bras, une pièce de 8, qui fut dirigée obliquement sur cette seconde loge. L'ennemi s'éloigna.

Le 14 mars, un détachement de 30 hommes, commandé par Longrois, allait s'embusquer à l'entrée de la forêt sur le chemin de Petersbach pour capturer un convoi de grains. Il vit venir quelques cavaliers, tira sur eux, et ils s'enfuirent. Un d'eux s'était, au premier coup de fusil, jeté sur le sol. On le releva sain et sauf, et on reconnut le maire de la Petite-Pierre que les Badois avaient arraché de son lit dans sa maison

du faubourg et qu'ils emmenaient à Petersbach. Il montait un cheval tout sellé et bridé qui fut vendu au profit du détachement.

Le 19, à 4 heures du matin, une trentaine de Badois, débouchant de la forêt, à une portée de fusil, se glissaient en silence par la vallée et s'approchaient de la porte de secours à une distance de trente pas ; une centaine de leurs camarades, restés sur la lisière du bois, se préparaient à les soutenir. Mais Wall, averti la veille que l'ennemi projetait une escalade, avait renforcé ses postes, porté de 20 à 40 hommes le piquet de nuit, disposé 18 tirailleurs aux fenêtres du château. Lui-même, debout au-dessus de la porte de secours, s'appêtait à rouler des pierres énormes sur l'agresseur. La première sentinelle qui vit les Badois cria : *Qui vive ?* et tira son coup de fusil. Ses compagnons l'imitèrent. L'assaillant se replia précipitamment par la vallée.

Le 21, une troupe de 20 hommes sortit du fort pour tourner l'Altenbourg et attaquer un poste qui s'était établi sur le revers de la montagne : elle ramena deux prisonniers et se saisit de trois fusils avec leur baïonnette. Il y avait si peu d'armes dans la place que la capture de ces trois fusils fut célébrée comme un triomphe.

Le 27, des Badois s'installaient sur le versant du Kirchberg ou montagne du cimetière, qui touche au faubourg. Mais une pièce de la seconde tour, pointée par Longrois, blessa trois hommes sur cinq, et les Badois abandonnèrent le Kirchberg en toute hâte.

Le 30, Wall eut la joie de faire dans le faubourg un troisième prisonnier et de conquérir un fusil de plus.

Mais le 1<sup>er</sup> avril il eut un léger échec. Un caporal et quatre hommes étaient allés à l'extrémité du faubourg s'emparer d'une barrique de bière réquisitionnée par l'ennemi. Ils s'avancèrent trop loin au delà du faubourg, sur le chemin de Petersbach, et il fallut dépêcher une vingtaine d'hommes à leur aide. De nouveau les défenseurs du fort s'éparpillèrent dans la plaine. La cavalerie badoise fondit sur eux, malgré plusieurs coups de canon tirés de la place, et quatre Français durent se rendre.

Le même jour, le comte d'Ysembourg proposait un échange, et le lendemain Wall lui renvoyait les trois prisonniers qu'il avait. Trois Français rentrèrent au fort. Il ne restait chez l'ennemi qu'un caporal de vétérans hollandais que Wall ne regrettait pas.

Le 10 avril eut lieu dans le faubourg la dernière escarmouche. On se fusilla de part et d'autre durant une heure. Plusieurs coups de canon chassèrent les Badois. Mais un Français fut blessé au bras, un pauvre pensionnaire, atteint grièvement à la tête, et un enfant de seize ans, qui servait dans la garde nationale, frappé d'une balle à la cuisse.

L'avant-veille, Wall avait reçu de Hochberg une sommation de rendre la Petite-Pierre. La sommation était signée par le colonel comte de Trogoff, aide de camp de Monsieur, et accompagnée d'un récit des événements et d'exemplaires du *Moniteur* et de la *Gazette de France*. Longrois porta la réponse de Wall au quartier général de Brumath: elle était ainsi conçue: « Monsieur le général, je ne connais d'autre autorité que Sa Majesté l'Empereur et Roi qui m'a confié cette place. » Mais Wall sut bientôt que Phalsbourg avait capitulé. Il envoya Longrois au commandant Brancion, et Longrois revint lui annoncer que Brancion avait admis cent Badois à la garde d'une des portes et adopté les couleurs blanches. Le 19 avril, Longrois allait derechef à Brumath pour demander à Hochberg la permission d'entrer à Strasbourg et de prendre les instructions de Desbureaux. Hochberg refusa, alléguant les troubles de la ville. Mais le 20, des particuliers de Strasbourg, et notamment un sieur Hiltzer, ancien secrétaire de Wall, arrivaient à la Petite-Pierre, et Hiltzer, au nom de Desbureaux, invitait notre Irlandais à se soumettre au légitime souverain.

Wall conclut sur-le-champ avec le comte d'Ysembourg une convention: elle ne différait de celle de Phalsbourg que par l'article relatif aux vétérans hollandais, qui regagnèrent leur pays natal; les Badois occupaient la forteresse conjointement avec les Français; Wall restait commandant sous les ordres immédiats de Hochberg. Il licencia la garde nationale. Il fit afficher toutes les pièces officielles. Le lendemain, 21 avril, de grand matin, il ouvrait les portes du fort et arborait le drapeau blanc. A trois heures, il recevait un détachement de quarante Badois qui devait servir dans la place et que sa petite garnison, exténuée de fatigue, accueillit sans déplaisir. Puis, solennellement, au milieu des salves d'artillerie et après une distribution extraordinaire de vin, devant la troupe assemblée sous les armes, il proclamait Louis XVIII roi de France et de Navarre et faisait prêter à tout son monde le serment de fidélité.

Tel fut l'innocent blocus de la Petite-Pierre. « Je puis assurer, disait Wall, que la ville et le château ont été très bien gardés, qu'aucun ennemi n'en a approché sans être aperçu et éloigné aussitôt à coups de fusil et de canon, que le faubourg a été bien protégé par des patrouilles de jour et de nuit, et que la commune a été ménagée autant que cela dépendait de moi. » Il n'ajoutait pas que la Petite-Pierre n'était guère bloquée que pour la forme.

ARTHUR CHUQUET.